

4. L'église primitive comme modèle de la Société de Marie

L'église primitive comme modèle.

Le P. Colin n'était pas le seul fondateur d'ordre religieux à prendre comme modèle l'église primitive de Jérusalem, surtout en sa communauté de vie et des biens, telle qu'elle est représentée en Ac 2,42-47 et Ac 4,32-34. Diverses formes plus strictes de vie commune reviennent dans le monachisme et plus généralement dans la vie religieuse tout au long de l'histoire de l'Église. En effet, le sens originel de l'expression *vita apostolica* – vie apostolique – consistait en l'imitation de la manière de vie des apôtres à Jérusalem selon les premiers chapitres des Actes. Ce n'est que par la suite que le sens principal devient la manière de vie recommandée par Jésus aux apôtres qu'il envoie en mission, par exemple dans Mt 10,1-42. (Voir H. Holstein, « L'évolution du mot "apostolique" au cours de l'histoire de l'Église », dans *L'apostolat*, Paris, Cerf, 1957, pp. 41-61). Ces passages des Actes ont été sans doute une référence au moins implicite ou homilétique pour bon nombre de fondateurs et fondatrices comme pour leurs disciples : tel un Pachôme, un Cassien, un Basile, un Benoît. La Règle de S. Benoît cite Ac 4,32 au ch. 33,6 : « Que tout soit commun à tous, comme il est écrit, et que personne ne dise sienne ni ne s'attribue aucune chose. » Quant à la Règle de S. Augustin, elle se fonde sur le principe de la charité et de la vie commune et cite Ac 4,32-35 dans son premier chapitre :

« Et voici mes prescriptions sur votre manière de vivre dans le monastère.

« Tout d'abord, pourquoi êtes-vous réunis sinon pour habiter ensemble dans l'unanimité (cf. Ps. 133), ne faisant qu'un cœur et qu'une âme en Dieu (Ac 4,32) ...

« Ne dites pas 'ceci m'appartient' ; mais que, pour tous, tout soit en commun (cf. Ac 4,32). Que votre supérieur distribue à chacun le vivre et le couvert non pas selon un principe d'égalité – ni vos forces ni vos santés ne sont égales – mais bien plutôt selon les besoins de chacun. Lisez en effet les Actes des Apôtres : *pour eux tout était en commun, et l'on distribuait à chacun selon ses besoins* (cf. 2,44-45 et 4,32 et 35). »

Quand on se rend compte du très grand nombre d'Ordres et de Congrégations d'hommes et de femmes pour qui la Règle de S. Augustin est à la base de leur projet, on peut mesurer l'immense effet dans l'histoire du modèle de la première communauté de Jérusalem.

Et ce n'est pas tout. Les réformateurs protestants, pour leur part, croyaient restaurer l'idéal du christianisme primitif non seulement pour le *virtuoso*, moine ou autre religieux, mais pour tout chrétien, qui s'efforceraient de le réaliser dans sa vie quotidienne. Ainsi, on

trouve des exhortations à suivre l'exemple de l'église apostolique chez des écrivains anglicans et méthodistes du XIX^e siècle (Voir M. Hill, *The Religious Order : A Study of Virtuoso Religion and its Legitimation in the Nineteenth Century Church of England*, London, Heinemann, 1973, p. 5.). De façon générale, pour la Réforme, le christianisme primitif était le modèle parfait de l'Église, qui devait être refaite pour s'y conformer.

On pourrait évoquer aussi l'influence de ce modèle dans la vie économique, sociale et politique de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Car l'église de Jérusalem dans les Actes est devenue une sorte d'utopie pour des réformateurs de l'église ou de la société. Notamment les « Anabaptistes », (tels les « Hutterites », « Mennonites ») voulaient former, en Europe et par la suite en Amérique du Nord où ils s'étaient réfugiés, des communautés de vie et des biens modelées sur celle des premiers chapitres des Actes.

Ce même modèle a même inspiré l'évolution du socialisme chrétien en Grande-Bretagne. Selon un commentaire célèbre, le socialisme britannique était moins marxiste que méthodiste (remarque attribuée à M. Morgan Phillips, alors Secrétaire Général du Parti Travailleur en Grande-Bretagne). De fait, bon nombre de méthodistes, surtout dans la branche du « Méthodisme Primitif », se trouvaient parmi les organisateurs et promoteurs du syndicalisme naissant au XIX^e siècle. Ils connaissaient leur Bible et les passages qui dénonçaient l'injustice et proclamaient que le Royaume de Dieu est fondé sur l'amour (R.E. Davies, *Methodism*, Londres, Penguin Books, 1963, pp. 151-156, qui se réfère à R.F. Wearmouth, *Methodism and the Working Class Movements of England, 1800-1880*, Londres, Epworth Press, 1937, et *Methodism and the Struggle of the Working Classes, 1850-1900*, Leicester, Backus, 1954). En général, les lectures et les études bibliques de l'enfance et de la jeunesse n'étaient pas pour rien dans la formation des syndicalistes et des politiciens de gauche en Grande-Bretagne.

L'utopie du P. Colin.

Aussi pour Jean-Claude Colin l'église naissante fonctionne comme une utopie ; c'est Jean Coste qui l'a perçu, parlant de ce qu'il appelle sa « vision utopique ». Effectivement, comme le fait remarquer aussi Norbert Lohfink, l'église primitive a été un « modèle en contraste » pour le monde, puis pour l'église elle-même ('Les ordres religieux : thérapie de Dieu pour l'Eglise', *Theology Digest* 33 (1986) 203-212, cité par Jan Hulshof, 'Marie modèle de l'église. Une spiritualité mariale et ecclésiale', FN 3,4 (1996) 603-620, p. 610).

Il faut prendre ici le mot « utopique » dans le sens où il est utilisé par le sociologue des religions Jean Séguy dans une série d'études. Voici comment Coste résume la pensée de Séguy : « Inutile de rappeler que pour lui, comme d'ailleurs pour tous les sociologues, l'Utopie ne signifie pas, comme dans le langage courant, rêverie ridicule et lunaire. On est au contraire en présence d'un concept extrêmement riche et prégnant. Telle qu'il la définit, l'Utopie est un système idéologique global visant à transformer radicalement une situation existante. Elle obéit à un type de fonctionnement spécifique, en appelant, contre un présent qui ne satisfait point, à un passé jugé idéal, en vue d'un avenir meilleur » (*Une vision mariale de l'église*, p. 181).

La mentalité « utopiste » combine donc le refus de la situation présente, l'appel à un premier état des choses et la projection de cet « âge d'or » sur un avenir où il représente une alternative à un présent non satisfaisant. Si on se réfère à cette analyse, le P. Colin, avec beaucoup d'autres au cours de l'histoire de l'église, a vu la première communauté de Jérusalem dépeinte dans les Actes comme représentant un âge d'or. Toutefois, il n'a pas préconisé un strict retour au passé ni proposé un programme de réforme visant à restaurer les institutions primitives détruites ou défigurées entre temps ou enfouies dans des couches de sédiments. Colin n'était ni archaisant ni réformateur. Il aspirait plutôt à une « église nouvelle » qui en même temps représenterait les traits de l'église naissante, particulièrement son unité d'esprit et de cœur (cf. ES 120,1).

On trouve ici quelque chose en commun entre Colin et les révolutionnaires français (même s'il est vrai que pas tout révolutionnaire n'est utopiste ni tout utopiste révolutionnaire). C'est un peu ironique quand on pense à l'opposition viscérale de Colin à la Révolution ; mais ce n'est pas tout à fait étonnant : il est malgré tout homme du dix-huitième siècle finissant, qui fut un siècle d'utopies.

L'utopie de ceux qui avaient préparé la Révolution était la Rome républicaine, surtout de la période après l'expulsion des rois. On le voit dans les arts du classicisme : son architecture ; sa peinture, ainsi J.-L. David, 'Le serment des Horaces' 1784 ; les arts décoratifs ; les meubles. On le voit aussi dans les vertus civiles des révolutionnaires : leur patriotisme, leur empressement de prendre les armes pour la défense de la Patrie ou pour libérer les voisins – pas encore pour la gloire de la France ou de l'Empereur. Leur parousie serait l'arrivée du nouvel ordre social et politique : « liberté, égalité, fraternité ». En attendant, on construisait un nouveau pays qui, même avec des imperfections, voulait réaliser désormais les aspirations et les rêves.

Quelle sorte de modèle ?

L'église naissante alors, quelle sorte de modèle nous offre-t-elle pour la Société de Marie ? Si l'on suit le portrait dans les Actes, c'est le modèle d'une communauté qui possède une vie intense de prière et de fraternité, mais qui n'est pas vraiment « missionnaire » au sens qu'on aime privilégier aujourd'hui. C'est une communauté qui ne refuse pas des occasions de « témoigner », voire de proclamer sa foi dans son environnement, mais qui ne cherche pas à « aller en mission », du moins, pas très loin. C'est une communauté qui a un rayonnement certain, même une communauté d'où des membres sortent pour le salut des âmes et à laquelle ils retournent. Bien sûr, une telle action correspond à l'idée théologique de « mission », mais ce n'est pas là qu'on place l'accent.

On a là peut-être le modèle de Cerdon du temps des missions dans le Bugey, ou de l'Hermitage du temps de Champagnat. Ce serait sans doute le modèle reflété dans la « règle primitive » et dans quelques numéros des Constitutions de 1872 où Colin « revient à ses premières idées », tel n. 217 (voir Coste et Lessard, *Autour de la Règle*, I, doc. 22,71). Ce numéro, qui s'inspire en partie de Marie d'Agreda, évoque l'exemple de la sainte Vierge, qui « ne quitta pour un temps sa solitude que sur l'ordre de Dieu ou pour le service du prochain », et prescrit que les maristes « ne sortiront de la maison de communauté que par obéissance » dans des circonstances ou pour des causes précises, y compris « pour exercer les saintes fonctions du ministère ». Le P. Jan Hulshof commente avec justesse (*Nouvelles et anciennes constitutions*, p. 73) : « Les constitutions de Colin ne dessinent pas l'image d'une communauté missionnaire... 'Mission' n'est pas le mot clé qui détermine la vie d'une communauté mariste. » L'accent est mis surtout sur la qualité de la vie interne de la communauté – laquelle a, bien sûr, un effet *ad extra*. C'est un modèle – il faut le dire – qui semble attirer en ce moment des jeunes, si on regarde les nouvelles communautés qui ont surgi dans l'église dans les quarante dernières années : avec beaucoup de variantes un même style se trouve partout, regroupant des fidèles – souvent de toute catégorie - dans une vie de prière et de partage qui déborde, pour ainsi dire, en des ministères de service ou d'évangélisation. Le P. Colin y reconnaîtrait peut-être quelques-unes de ses « premières idées ». C'est un modèle qui pourrait encore servir dans une Société de Marie qui cherche à se refaire.

Une tension

En tout cas, on constate que l'église naissante n'est pas un modèle très bien adapté pour une Congrégation missionnaire *en tant que missionnaire* – pas plus que Nazareth d'ailleurs. Nous avons vu (ES 159) que pour évoquer l'envoi en mission, le P. Colin se réfère aux « apôtres » - justement par contraste avec la « première église ». C'est sans doute pour cette raison qu'il a recours quelquefois à l'image de Marie qui envoie le mariste en mission, tout en lui promettant d'être avec lui. Ainsi ES 143,2 (1847), dont nous avons déjà lu la première phrase : « Oui, Messieurs, *cor unum et anima una* ; nous serons unis non pas de corps, puisque Marie ne le veut pas, mais bien d'esprit et de cœur. Il me semble que nous devons nous resserrer encore davantage dans le château de notre âme. Et quel est ce château ? N'est-ce pas le cœur de notre bonne Mère qui est là ? J'aime bien ce mot qu'on vient de nous dire tout à l'heure. Oui, c'est Marie qui donne à chacun sa mission, son emploi, le poste qu'il doit occuper. De même qu'autrefois son divin Fils donnait mission à ses apôtres, qu'il appelait ses amis, en leur disant : *Euntes docete omnes gentes*, et leur disait de séparer, de même cette tendre Mère, à la fin des temps, nous dit : Allez, annoncez mon divin Fils au monde. Je suis avec vous ; allez, nous restons unis. »

On remarque ici une certaine tension entre l'idéal du *cor unum* et l'impulsion missionnaire. Cela peut très bien être en germe le problème des missions en Océanie du temps de Colin, c'est-à-dire d'un conflit entre les besoins de la mission – appréciés surtout par les Vicaires apostoliques – et les exigences de la vie religieuse en communauté, telle que le Fondateur la conçoit. On touche ici, peut-être, à une tension qui est profondément enracinée dans la pensée du P. Colin, qui est caractéristique de lui et qui le distingue d'autres fondateurs de son époque. En effet, la Société de Marie, dans l'esprit de Colin, est loin d'être un simple décalque de la Compagnie de Jésus. Le modèle de l'église primitive – imaginée par lui comme la maison de la Sainte Vierge – devait être conjugué avec celui de l'apôtre envoyé en mission. Nous venons de voir un texte des Constitutions de 1872 limitant les mouvements des religieux maristes à l'extérieur de leur maison de communauté ; ces mêmes Constitutions contiennent aussi des textes tels le n. 4, selon lequel « C'est proprement leur vocation d'aller ici et là, pour un plus grand service de Dieu, et de se dépenser pour le salut du prochain... Ils doivent donc se montrer parfaitement prêts à exercer ces ministères... en tout endroit du monde où l'on puisse espérer des fruits et aussi longtemps que le demandera l'obéissance. » Ce numéro – avec ces échos des Constitutions jésuites que Colin aurait déjà trouvés chez

Rodríguez avant de connaître le texte de s. Ignace – il remonte lui aussi à la « règle primitive ».

Cette tension entre les exigences de la vie en communauté et celles de la mission est évidente et pas très facile à vivre ; on ne la résoudra pas pourtant en éliminant l'une ou l'autre des ses composantes. Ainsi, ce ne serait pas une solution de vouloir faire de la Société de Marie un ordre monastique (mais il ne faut pas rejeter trop rapidement comme « monastiques » donc « pas pour nous » des pratiques de vie et de prière commune !). En revanche, mettre l'accent sur la mission de façon unilatérale qui réduirait au minimum ou même détruirait la vie commune, c'est éloigner la Société de Marie des intentions de son Fondateur. En particulier – malgré l'impression qu'on pourrait se faire à partir du titre du ch. 3 des Constitutions, Pour une communion en vue de la mission – je ne crois pas qu'une conception purement utilitaire de la vie en communauté soit adéquate. Ici surtout nous avons besoin d'une « fidélité créatrice » comme nous nous efforçons de réaliser la vision qu'avait le P. Colin d'une Société de Marie qui imiterait à la fois l'Eglise de Jérusalem partageant la vie, les biens et la prière et aussi les apôtres allant « ici et là » pour apporter au monde entier le salut de Dieu.

Le renouveau de la vie en communauté

Je crois que nous Maristes sommes appelés avec urgence en ce moment de renouveler – peut-être réformer – notre vie en communauté. C'est le modèle de l'Eglise naissante *cor unum et anima una* qui nous impulse vers cette tâche. Et les Maristes eux-mêmes la considèrent prioritaire.

Je ne sais pas si vous vous souvenez d'un rapport rédigé pour préparer le Chapitre général de 2001. Il rassemblait les réponses données par des confrères de partout dans le monde mariste à un certain nombre de questions qui devaient révéler nos opinions et nos sentiments concernant la Société elle-même, sa vie interne et sa mission. Ce rapport a mis au jour un profond mécontentement parmi nous au sujet de la qualité de notre vie en communauté. Evidemment, les réalités que nous vivions décevaient nos attentes. Dans un mot, la vie en communauté dans la Société ne répondait pas à ses promesses. Personnellement j'ai une intuition – que je ne peux pas justifier par des preuves concrètes – que cette déception a été un élément important dans la décision prise par nombreux confrères de quitter nos rangs. Si ce sondage allait se refaire demain, est-ce que les résultats seraient bien différents de ceux de 2001 ?

Le renouveau de la vie en communauté est donc pour nous tous un souci important et urgent. Et il exige une attention directe et bien focalisée. Je ne crois pas qu'il soit un problème qui se résoudrait si seulement chaque Mariste était un meilleur Chrétien, un meilleur religieux. Car il faut l'admettre : ce mécontentement profond et universel concernant la vie en communauté se manifeste à un moment où un nombre sans précédent de religieux ont vécu une période de renouveau personnel et spirituel – souvent plus d'une fois. Je ne mets pas du tout en question la qualité de ce renouveau ni des résultats positifs pour les Maristes individus. Mais je suis convaincu que le renouveau des *individus* n'effectuera pas automatiquement le renouveau des *communautés*. Pour cela nous avons besoin d'une action ciblée. Je veux dire, il faut passer au-delà des exhortations et des déclarations et prendre des mesures concrètes et appréciables afin d'effectuer des changements réels et visibles en notre manière de vivre. La dernière Administration générale, puis le Chapitre général de 2009, ont voulu provoquer de tels changements en demandant, entre autres choses, que nos communautés consistent normalement de quatre ou cinq religieux.

Recommencer une nouvelle église.

Nous savons tous que Jean-Claude Colin désirait une « nouvelle église ».

Dans les ES 120,1 nous lisons ces paroles du P. Fondateur : « La Société doit recommencer une nouvelle Eglise. » Il y ajoute tout de suite : « Je n'entends me servir de cette expression dans le sens littéral qu'elle offre, ce serait impie, mais en quelque sorte, oui, nous devons recommencer une nouvelle Eglise. » Le P. Colin ne veut pas fonder une nouvelle église : « ce serait impie » ; pourtant, il veut une église nouvelle, c'est-à-dire, renouvelée, mais de façon si radicale que, en fin de compte, il ne refuse pas de reprendre sa première expression « nous devons recommencer une nouvelle Eglise ».

« Recommencer » : c'est toujours l'utopie de l'église naissante qui met en relief ce qui est jugé insatisfaisant dans l'église actuelle. En revanche, cette utopie nous appelle à aller en avant, pas de retourner en arrière ; son attrait n'est pas archéologique mais téléologique : le projet n'est pas de reconstruire l'église du 1^{er} siècle, ni d'enlever à l'église d'aujourd'hui tout ce qu'on ne trouve pas dans le Nouveau Testament, mais de préparer l'église des derniers jours. Dès maintenant, il faut recommencer d'être « église ». Dans le passé, une telle expression pouvait être comprise comme une façon hyperbolique de dire : « Faisons un peu autrement ». De nos jours, surtout dans nos pays déchristianisés, la notion de recommencer

l'église prend un sens de plus en plus littéral – comme pour le jeune Colin face à la France post-révolutionnaire.

« Nous devons », « la Société doit » : Colin est convaincu que les maristes existent pour recommencer la nouvelle église. Il veut mobiliser tous nos efforts, toutes nos prières afin de réaliser cet objectif. Certes, il y a une énorme disproportion entre la grandeur du projet d'une part et le petit nombre des maristes et la pauvreté de leurs ressources de l'autre ; mais ça ne décourage pas le Fondateur. Au contraire, il y trouve même la confirmation de son intuition en poursuivant sa pensée : « La Société de Marie, comme l'Eglise, commence par des hommes simples, peu instruits, puis l'Eglise s'est développée, elle a tout embrassé ; nous aussi nous devons tout agglomérer par notre tiers ordre ; les hérétiques seuls ne pourront pas en être. » Ce projet est exprimé au n. 109 du Summarium de 1833, de « recueillir, pour ainsi dire, tous les membres du Christ, quel que soit leur âge, leur sexe ou leur condition, sous la protection de la bienheureuse Marie immaculée, mère de Dieu, de ranimer leur foi et leur piété et de les nourrir de la doctrine de l'Eglise romaine » (cf. OM 427,2).

Quand on lit ces textes, on a l'impression que le P. Colin veut dire non simplement que la Société de Marie est appelée à travailler pour la réalisation de la nouvelle église, mais que la Société de Marie elle-même constitue déjà le germe de cette nouvelle église. C'était aussi l'avis du P. Coste : parlant de la fameuse réponse de Colin au Cardinal Castracane, qu'il voulait bien que tout l'univers devienne mariste, avec le Pape comme chef, Coste dit qu'elle « exprime bien que ce qu'il a en vue, ce n'est pas une simple fondation, même très multipliée et ouverte aux laïcs, mais l'Eglise renouvelée des derniers temps, que la Société de Marie commence petitement mais efficacement. » (*Une vision mariale de l'église*, p. 187 ; dans ce contexte il cite ES 120,1).

Ce projet audacieux, il vaut mieux peut-être s'en taire et le consigner à un imaginaire tout à fait personnel de Jean-Claude Colin qui n'oblige pas du tout les maristes ! En quel sens pouvons-nous maristes constituer, même en germe, l'église nouvelle des derniers temps ? Répondre de cette façon à quelqu'un qui nous demande tout bonnement, Qu'est-ce que la Société de Marie ?, cela invite l'incompréhension ou l'incrédulité polie, sinon la dérision. Néanmoins le Chapitre général de 1969-70 a voulu reprendre cette intuition du Fondateur. Dans les DC 1969-70, n. 130, nous lisons :

« Avec toute la chrétienté nous vivons la naissance d'une Eglise nouvelle dans un monde nouveau. Le Concile nous invite à entrer résolument dans ce mouvement d'aggiornamento que l'esprit mariste nous facilite : la Vierge, conduite toute sa vie vers des objectifs qui la dépassaient, a inventé dans la foi les réponses quotidiennes aux signes de son

temps. Comme elle, nous avançons dans la foi vers l'imprévu, certains que Dieu mène les événements, et que nous avons aussi à inventer, dans la fidélité à l'Esprit, le visage renouvelé de l'Eglise de demain. »

On s'étonne donc que la consigne colinienne de recommencer une nouvelle église ne figure pas dans les Constitutions actuelles – à moins qu'elle ne soit représentée par le n. 14, qui dit que « Les Maristes sont appelés à établir l'Eglise là où elle n'existe pas et à renouveler les communautés existantes ... », mais ce n'est pas du tout la même chose.

Je crois que nous avons affaire ici à une intuition centrale de Colin. L'abandonner, ouvertement ou tacitement, ça équivaut, me semble-t-il, à désavouer notre Fondateur. Alors comment faire la nôtre cette intuition tout en restant fidèles à Colin et lucides sur nos réalités ? Si nous posions cette question à Colin, il nous renverrait sans doute à la conclusion de l'évangile selon Matthieu, où le Christ ordonne à onze pauvres types, qui n'ont pas tous cessé de douter : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples. »

A ce point, il serait trop facile de répondre que nous, maristes, sommes appelés à faire nos ministères avec, en arrière-fond, pour ainsi dire, cette vision de Colin qui nous inspire. Pour Colin, du moins c'est ainsi que je le lis, la vision de l'église nouvelle des derniers temps n'est pas en arrière-fond ; elle est au centre. Dans la mesure que nous voulons suivre Colin, nous allons mettre cette vision, nous aussi, au centre de notre projet personnel et commun.

Mais attention ! Il n'y a pas lieu d'une espèce de triomphalisme mariste. Nous ne prétendons pas d'être déjà cette église nouvelle en germe. Au contraire, c'est là notre premier projet : tout faire d'abord pour que nos communautés et la Société dans son ensemble anticipent l'église de la fin, comme elles imitent l'église du début, en étant *cor unum et anima una*. Ensuite, la fin de nos efforts et de nos prières sera de rassembler dans l'unité « tous les enfants de Dieu dispersés » (cf. Jn 11,52), « de telle sorte que, à la fin des temps tout comme au début, tous les fidèles soient, Dieu aidant, *un seul cœur et une seule âme* » (s. 109). Voilà la nouvelle église des derniers jours.

C'est ici, peut-être, que la tension déjà mentionnée entre communauté et mission est, non pas abolie, mais résolue. Car, il apparaît maintenant que le *Cor unum* est le point où convergent l'appel à vivre en communauté selon le modèle de l'Eglise naissante et aussi l'appel à participer à l'œuvre de Marie.